

Le peintre Francis Harburger (1905-1998), sa famille et l'Algérie

Sylvie Harburger

Né à Oran, d'ascendance à la fois ashkénaze et séfaraïte, le peintre Francis Harburger a entretenu des relations très proches avec son Algérie natale. Depuis ses débuts comme artiste à Oran en 1919, il a réalisé, exposé, vendu près de 300 œuvres en Algérie. Sylvie Harburger, sa fille, réalise actuellement le catalogue raisonné du peintre. Elle recherche les tableaux et les collectionneurs.

L'itinéraire d'un peintre

Au cours de sa longue carrière d'artiste, le peintre Harburger passa trente-cinq années en allers et retours entre son Algérie natale et la métropole.

C'est à la lumière de l'Algérie – il est né à Oran le 17 février 1905 – que Francis Harburger s'est d'abord trouvé confronté. Alors que son frère Adrien, son aîné de six ans, se destine à la médecine, le jeune Francis est poussé par sa mère – « non sans un peu de romantisme provincial ! » dira-t-il plus tard – à embrasser une carrière de peintre.

Il entre en 1919 à l'École des beaux-arts d'Oran, que dirige le coloriste Augustin Ferrando. En 1921, venu rejoindre son frère à Paris, il entre, âgé de seize ans à peine, à l'École des Arts décoratifs. En 1923, il est reçu à l'École des beaux-arts de Paris. En 1928, il est nommé pensionnaire à la Casa Velasquez, récemment fondée à Madrid.

De retour en France, Francis Harburger fait sa première exposition personnelle en 1930 dans une galerie parisienne.

En 1933 il se marie avec Jeanine Halff, fille de Sylvain Halff (1874-1941), secrétaire général de l'Alliance Israélite Universelle, et de Marie Nerson (1881-1942). Le couple s'installe dans le 18^e arrondissement.

Ils auront trois enfants : Michel (1935-1942), Marianne (1938-1975) et Sylvie (1946).

Le peintre enseigne l'histoire de l'art et le dessin. Il participe à plusieurs décorations murales.

En 1937, dans le cadre de l'Exposition internationale des arts et techniques qui se tient à Paris, Harburger collabore à la décoration des pavillons dont est chargé l'architecte Robert Mallet-Stevens (1886-1945).

Puis vient la guerre. Harburger est mobilisé, passe onze mois en division d'infanterie sur la ligne Maginot ; il est décoré. Rendu à la vie civile en juin 1940 mais menacé par les lois antisémites qui le privent notamment de son poste de professeur, Harburger quitte la métropole avec sa femme, ses enfants et ses parents pour Alger, en octobre. En dépit des lois d'exception que subit la communauté juive, une nouvelle vie s'organise. La famille s'installe à El-Biar, sur les hauteurs d'Alger la Blanche. « J'avais une vue panoramique magnifique qui variait sans cesse avec les éclairages. J'ai mis à profit ce privilège pour faire de nombreux paysages de ce que j'avais sous les yeux ». Autant de vues peintes qui ne tardent pas à trouver amateurs lorsque la galerie Salmson d'Alger en organise une présentation, en 1941. « [...] Plusieurs paysages d'El-Biar plaisent par la délicatesse d'une lumière très heureusement rendue qui vient s'épanouir sur des toits de tuiles rouges, des murs blancs », constate le critique Jacques Schapira.

En 1942, les Harburger sont spoliés de leurs biens restés en France – et pour le peintre, il s'agit de toute sa production antérieure. La même année survient la mort de leur jeune fils, Michel¹.

Il reste à l'artiste à « converser avec la nature, approcher sa vérité tous les jours, enregistrer les murmures qu'elle vous

consent, être son complice, se donner l'illusion qu'on est son élu, se lever le matin impatient d'une nouvelle expérience, de la perfectionner chaque fois ». De 1942 à 1945, les œuvres et les expositions s'enchaînent². Paysages, natures mortes, portraits qui témoignent d'un réel intérêt pour la psychologie du modèle : « Tel vieil indigène discute, et ses paumes disertes attestent la véracité de son récit ou la pureté de ses intentions », commente son oncle, le philosophe Raymond Bénichou.



Arabes jouant aux cartes, F. Harburger, 1928, Boulogne-Billancourt, musée des Années 30, (Cliché RMN : 76 CN 6857)

La fin de la guerre marque pour le peintre et sa famille le retour en métropole. A Paris, ils ne retrouvent absolument rien de leur passé d'avant-guerre. Il ne leur reste plus qu'à vivre un temps à l'hôtel, avant que Francis Harburger ne trouve à louer, à Enghien-les-Bains, un minuscule logement au dernier étage

d'un pavillon. Il lui faut de nouveau trouver de quoi vivre et peindre. Il continuera à exposer à Alger et à Oran jusqu'en 1954³.

Au total ce sont 17 expositions particulières que le peintre réalisa en Algérie entre 1936 et 1954. Il y peindra 150 paysages, une centaine de portraits et autant de natures mortes.

Le pillage du fonds d'atelier de Francis Harburger pendant l'Occupation

Au milieu des années 1990, on assista à un regain d'intérêt historique, journalistique et mémoriel, sur la spoliation d'œuvres d'art appartenant à des Juifs. L'ampleur du phénomène était sinon connue dans ses détails, du moins dans ses grandes lignes ; on savait l'essentiel : que les nazis avaient pillé des dizaines de milliers d'œuvres, puis qu'un grand nombre avait été retrouvé et restitué. On en connaissait très peu les détails.

Aujourd'hui, les travaux des historiens sont plus nombreux et les recherches encore en cours. Le pillage dont a été victime Francis Harburger fait apparaître deux aspects encore peu étudiés de ces persécutions : le sort des ateliers d'artistes et le rôle d'organisations paraétatiques utilisées par le gouvernement de Vichy.

Les artistes juifs, qui constituaient plus ou moins l'essentiel de ce que l'histoire de l'art appelle l'Ecole de Paris, étaient particulièrement nombreux dans la capitale à la fin des années 30. Quelques artistes juifs, tel Chagall, parvinrent à faire sortir de France famille et fonds d'atelier. Des dizaines de peintres et de sculpteurs juifs furent eux, décimés dans les camps.

De la plupart de ces artistes persécutés, déportés et assassinés, les œuvres ont disparu. On ne peut chiffrer, entre vandalisme et spoliations, la quantité d'œuvres qui s'est ainsi volatilisée et celle qui a été dispersée. Ce ne sont donc pas seulement des vies qui furent brisées, c'est un pan entier de la création artistique dont Paris avait été le cadre qui fut ainsi pulvérisé. Mais les artistes assassinés par les nazis ne sont pas les seuls dont les œuvres manquent aujourd'hui. Ce que l'on sait moins c'est que parallèlement aux exactions commises par l'Occupant, les milieux collaborationnistes officiels ou officieux, développèrent leurs propres opérations de rapines.

L'histoire des vols dont Francis Harburger fut la victime, a permis d'accéder à un niveau d'abjection que n'ont pas encore révélé les archives. Après les bombardements alliés sur Boulogne-Billancourt, une organisation tout à la fois militante et para-militaire est créée sous les auspices du Parti Populaire Français de Jacques Doriot et du Rassemblement National Populaire de Marcel Déat : le COSI (Comité ouvrier de secours immédiat). Cet organisme est présidé par Georges Yvetot, figure historique du syndicalisme révolutionnaire, ancien dreyfusard dont – ironie des reniements – les textes étaient traduits et publiés, au début du siècle, dans le *Yiddischer Arbeiter...* !⁴ Le COSI reçoit la mission de la part du Commissariat Général aux Questions Juives de remeubler les sinistrés des bombardements.

C'est grâce à la formidable obstination que Francis Harburger déploiera à son retour d'Algérie pour retrouver ses œuvres de jeunesse perdues, disparues de son atelier de la rue Hégésipe Moreau, que cet aspect – collatéral dirait-on désormais – des spoliations ressurgit aujourd'hui. Le détail des circonstances qui permirent à cette officine fasciste de s'approprier les biens de Francis Harburger n'est connu que grâce à la patiente enquête qui conduisit l'artiste, en 1948, à écumer les marchés aux puces des portes de Paris. Il y retrouva certaines de ses peintures (dont les "Lavandières" qu'il eut la générosité d'offrir, plus tard, au musée de Castres) puis, remontant les filières, de puciers en brocanteurs, il parvint à identifier un huissier de Sceaux qui reconnut avoir procédé à plusieurs ventes sur adjudications à la requête du COSI.

Cette quête aux tréfonds des eaux glauques de la spoliation, n'entamait nullement, par ailleurs, les capacités créatrices de Francis Harburger et son exploration de terrains nouveaux dans laquelle s'investissait son inspiration. Pourtant, ce qu'il faut bien appeler "le cas Francis Harburger", révèle une autre surprise, très symptomatique des circuits tortueux et inattendus pris par les œuvres spoliées aux Juifs. Francis Harburger, à la déclaration de guerre, avait mis en protection, dans la chambre forte de l'Alliance Israélite Universelle, un ensemble d'œuvres (de lui-même et d'artistes amis). L'Alliance, constitua, dans les tous premiers jours de l'occupation de Paris, un des objectifs premiers des sinistres visites organisées par l'ERR⁵, l'organisme créé par le théoricien nazi Alfred Rosenberg et qui fut chargé, par Hitler et Goering, de dépouiller les plus remarquables collections artistiques et culturelles appartenant à des Juifs. L'histoire serait trop longue à raconter ici, mais ce qu'apprit très tardivement, au début des années 1960, Francis Harburger, est proprement extraordinaire : ses œuvres, retrouvées en Allemagne par les services alliés ne furent point identifiées. Déclarées "biens juifs en déshérence", elles furent remises à un organisme dépendant de l'Agence Juive, l'IRSO (*Jewish Restitution Successor Organization*) qui avait pour objet, au cœur du III^e Reich effondré, de rassembler et d'expédier en Palestine des biens abandonnés par des Juifs massacrés ou disparus, au profit des colonies qu'y constituaient les survivants. C'est ainsi que certaines des peintures de Francis Harburger, acheminées d'Allemagne, se retrouveront au Musée d'Israël qui lui en retournera quelques-unes – trois en 1961 et une en 2008, sur la centaine qui a disparu !⁶

La publication prochaine du catalogue raisonné de l'œuvre peint de l'artiste permettra de disposer d'une évocation actualisée de l'histoire des œuvres spoliées, intégrant les derniers travaux des historiens de l'art⁷.

Une double ascendance ashkénaze et séfaraïde

Francis Harburger est le fils de Jules Harburger, avocat, et de Célestine Aboulker, artiste peintre. De cette double ascendance ashkénaze/séfaraïde, Francis Harburger nous a transmis la vision d'une jeunesse heureuse. Profitant de sa vie oranaise aisée, avec villa et synagogue familiale, jardin, cheval..., nourrice hispanisante et gaieté, il allait passer des vacances d'été en Alsace où il faisait le fier auprès de ses petites cousines alsaciennes, lui, l'Africain qui combattait les lions ! Dans sa vie d'adulte et de peintre, il a toujours gardé un double attachement à Strasbourg, où il a régulièrement exposé et entretenu les liens familiaux, et à l'Algérie, où il a eu une production artistique très importante. Il en conservait une nostalgie certaine, et toute sa vie, il a entretenu de nombreux et fidèles liens familiaux. Sur le plan religieux, on peut penser que c'est la vision mystique du judaïsme transmise par sa mère qui a marqué Francis Harburger. Il a été très actif au sein de la communauté par ses engagements associatifs contre le racisme et l'antisémitisme et par les responsabilités qu'il a prises au sein de l'association des artistes peintres et sculpteurs juifs de France dont il a assuré la présidence dans les années 60, et pour la création du Musée d'art juif, devenu par la suite le Musée d'art et d'histoire du judaïsme (MAHJ).

La famille Harburger

Les généalogistes qui ont étudié les origines du nom Harburger ont établi que c'est en quittant Harburg, que les Juifs ont adopté le nom de Harburger ou Haarburger.

Harburg est un village de Bavière qui a accueilli des Juifs jusqu'au milieu du 18^e siècle. A cette époque, le comte d'Ottingen décida que tous les enfants juifs devaient quitter le village, à l'exception des premiers-nés. Ceux qui partirent prirent le nom de Harburger ou Haarburger. La majorité d'entre eux s'installèrent à Mühringen (Bade-Wurtemberg), localité située à 180 km de l'agglomération, au sud-ouest de Stuttgart, près de Rottingen. Les Juifs y furent, semble-t-il, bien accueillis⁸.



Jeanine au corsage blanc,
par F. Harburger,
1942, coll. part.
(photo Atelier
Del Arco)

Salomon Moses Harburger donnera naissance à trois branches, l'une allemande, une autre anglaise (Harbury), la dernière française.

Salomon Harburger (1806-1878), son petit-fils, brocanteur, quitta Mühringen où il était né, pour s'installer en Alsace, à Soultz-sous-Forêts (Bas Rhin). Il y épousa Marie Eulalie Lévy. Il était commerçant, travaillant « dans les houblons ». Il eut six enfants dont Michel (1836-1896), qui devint huissier de justice.



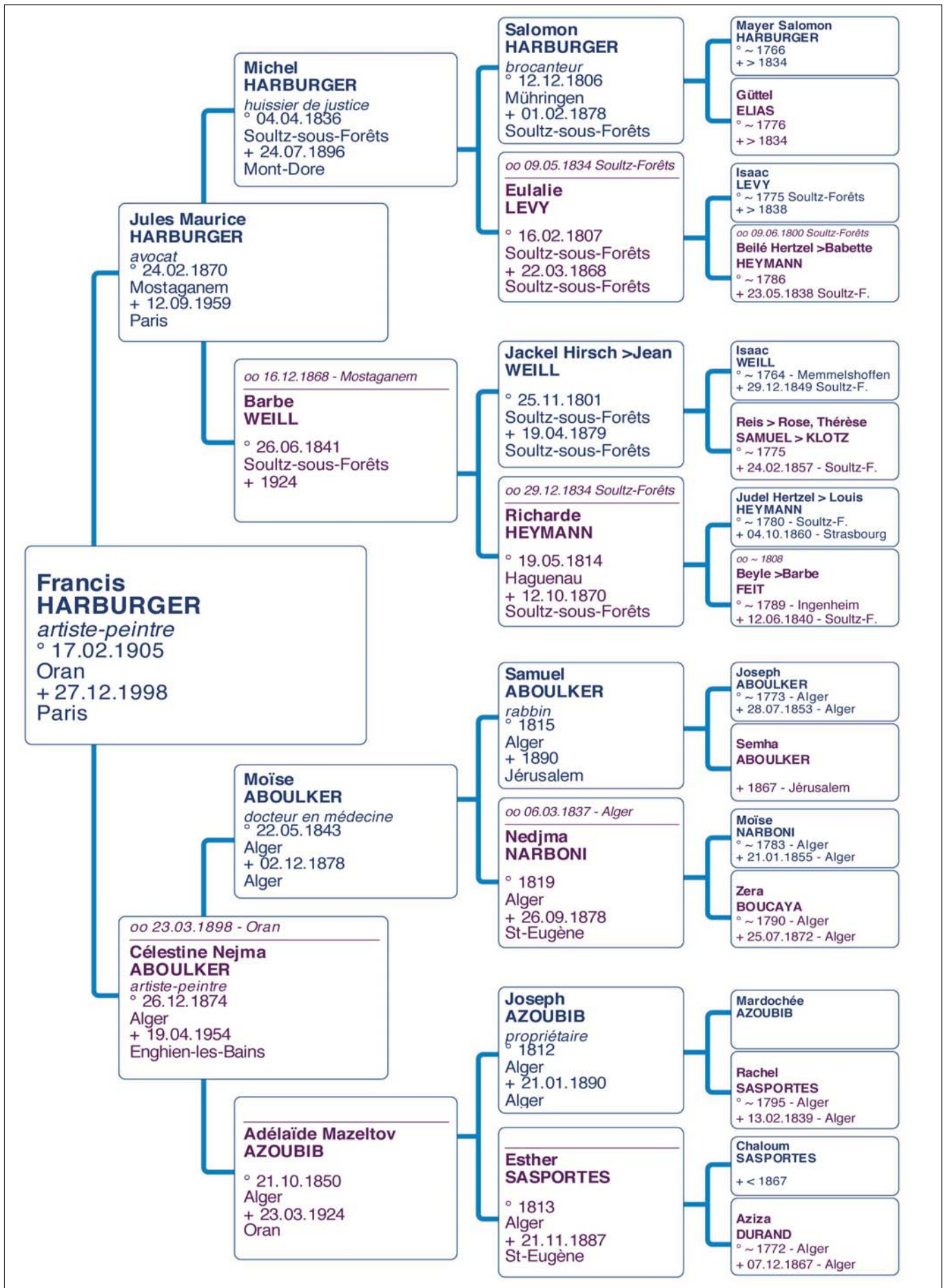
Berthe Weil-Harburger

Michel Harburger s'établit en Algérie, où les autorités françaises avaient encouragé les fonctionnaires à s'installer à partir de 1860. La nomination de rabbins alsaciens en Algérie, et l'élection en 1848 de Salomon Serfati, notable juif, au conseil municipal de Mostaganem, ont-elles influencé le choix de Michel Harburger de s'installer dans cette ville⁹? Les archives familiales ne nous permettent pas de répondre à cette question. Toujours est-il qu'en 1868, il se maria à Mostaganem avec Berthe Weil, elle aussi originaire de Soultz.

La famille Aboulker¹⁰

Les ancêtres maternels de Francis Harburger sont présents en Algérie depuis plusieurs siècles (on en trouve des traces écrites grâce à des documents qui remontent au 18^e siècle). Le document le plus ancien conservé – aujourd'hui au Musée de Jérusalem – est la *ketouba* de 1824 des grands-parents de Célestine, Rachel Sasportès et Eliaou Azoulay¹¹.

Samuel Aboulker, arrière-grand-père de Francis Harburger, naquit à Alger en 1815. Sur l'acte de naissance de son fils Moïse, né en 1843, il est déclaré « sacrificateur ». Il n'était pas riche et donnait à Alger des leçons d'hébreu pour vivre. Par la suite, devenu rabbin,





Samuel Aboulker, MAHJ, inv. 91.04.002 (photo Niels Forg) par Salomon Assus



Moïse Aboulker, MAHJ, inv. 2013.18.001 (photo Christophe Jouin) par Salomon Assus

d'Algérie relevaient du statut de l'indigénat ; ils n'étaient pas citoyens français, qualité qui leur sera conférée en 1870 par le décret Crémieux. Certaines familles juives avaient déjà à cœur néanmoins de donner à leurs enfants une éducation française. Les Aboulker étaient du nombre.

Après son baccalauréat, Moïse décida d'entreprendre à Paris des études de médecine, fondant ce qui devint une véritable tradition familiale. Étudiant brillant, il fut le premier des Juifs d'Algérie à obtenir en 1871, le titre français de docteur en médecine. En 1867, au cours de ses études, il accéda à titre individuel, grâce au sénatus-consulte de Napoléon III, à la citoyenneté française.

Pendant le siège de Paris (1870-1871), Moïse Aboulker, encore étudiant, fut infirmier. Ses lettres à sa famille, transportées par ballons montés et pigeons voyageurs par dessus les lignes allemandes qui isolaient la capitale, forment une intéressante chronique des conditions de vie dramatiques des Parisiens pendant ces événements. Elles manifestent aussi de la part de Moïse une grande ferveur patriotique. En juin 1871 encore, alors que la défaite est consommée,

Pendant le siège de Paris (1870-1871), Moïse Aboulker, encore étudiant, fut infirmier. Ses lettres à sa famille, transportées par ballons montés et pigeons voyageurs par dessus les lignes allemandes qui isolaient la capitale, forment une intéressante chronique des conditions de vie dramatiques des Parisiens pendant ces événements. Elles manifestent aussi de la part de Moïse une grande ferveur patriotique. En juin 1871 encore, alors que la défaite est consommée,

Moïse Aboulker (1843-1880), premier Juif d'Algérie docteur en médecine

Lorsque naquit Moïse Aboulker, fils de Samuel, les Juifs



Ketouba d'Eliahou Azoulay et de Rachel Sasportes (1824)



Semha Aboulker, sœur de Moïse, 1850-1918

Moïse Aboulker ne doute pas que les Prussiens soient écrasés par les armées françaises levées en province : « *Jamais Paris ne se rendra* », écrit-il. Lui-même paie de sa personne en rendant pendant cette année sombre des services médicaux remarquables, comme l'atteste une lettre du maire du 10^e arrondissement, en date du 20 décembre 1871, qui, tout

en le félicitant pour son doctorat, le remercie pour son dévouement aux victimes de la guerre. En témoignage de reconnaissance, la ville de Paris lui décerna une médaille.

Peu après, Moïse Aboulker s'en retourna en Algérie pour exercer la médecine à Alger. Il y épousa le 4 février 1873, Adelaïde Azoubib, dont il eut une fille, Célestine, future épouse de Jules Harburger, et mère de Francis. La mort prématurée de Moïse en 1880 fut pleurée par ses confrères, comme en témoigne l'oraison funèbre prononcée par son ami le docteur Caussanel.

Lettres en ballon monté, adressées par Moïse Aboulker à sa famille à Alger, pendant le siège de Paris, 1870-1871.

Pendant le siège de Paris, des ballons à gaz avec nacelle furent utilisés pour transporter le courrier civil ou militaire, et des passagers, ainsi que des pigeons voyageurs. Ils étaient gonflés avec du gaz d'éclairage hautement inflammable. Les départs se faisaient de jour comme de nuit, essayant les tirs de barrage des troupes prussiennes.

La plupart des vols avaient des missions multiples. Presque tous avaient une mission de courrier, le plus souvent double, puisque le ballon transportait de grosses quantités de courrier, mais aussi des pigeons voyageurs destinés aux informations en sens inverse.

Plusieurs lettres adressées par Moïse Aboulker à sa famille à Alger ont été conservées dans les archives familiales. Deux sont retranscrites ci-dessous.

1. Lettre du 16 novembre 1870, portée par le Ballon n°30, « Le général Uhrich », parti le 18 novembre 1870, volume de 2 000 m³, aérostat Émile Lemoine (père), parti de la Gare du Nord, atterri à Luzarches, parcours de 36 km, transporte 80 kg de courrier et 34 pigeons. Premier vol de nuit.

« Paris le 16 novembre 1870,

Encore quelques nouvelles par ballon. Dimanche 13 est morte madame Lévy, chez qui je prenais pension avec Alphonse son neveu. Morte d'une angine coucuneuse. – L'épidémie de petite vérole dure encore ici, mais la santé générale de la population est bonne. – Aujourd'hui nous recevons par pigeon voyageur, arrivé ensanglanté, frappé par une balle prussienne, cette bonne nouvelle : Orléans repris par l'armée de la Loire, beaucoup de Prussiens tués. – Deux ballons partis de Paris sont tombés sur les lignes prussiennes. Peut-être contenaient-elles des lettres à moi. Du reste les Prussiens les lisent et les envoient après à leur destination. Dans une de ces lettres je vous écrivais que le 22 décembre aura lieu à Alger une éclipse du soleil. Un savant vient de partir par ballon pour aller étudier le phénomène sur place. – Nous n'avons presque plus de bœufs, nous mangeons maintenant du cheval dont la viande est excellente, saine et très nourrissante. Au commencement de l'investissement nous avions 100 000 chevaux. On en a mangé 30 000 ; il reste 70 000, c'est-à-dire de quoi nourrir encore la population parisienne pendant 3 mois. – Nous avons farine, vin, café, sucre, sel pour un an. Le beurre coûte 10 francs la livre. Un poulet 20 frs. Une tête de choux 1 fr. La viande de cheval de 1 à 3 f le Kg. – A Versailles (à 2 h de Paris) il meurt 1000 Prussiens par semaine de la petite vérole. Tu sais que le 31 octobre il y a eu une révolution en miniature. Le gouvernement a posé cette question : voulez vous maintenir le gouvernement actuel ? – 400 000 ont voté oui, 50 000 non. Ce qu'a fait le gouvernement jusqu'à aujourd'hui est prodigieux : Paris était sans défense, aujourd'hui il est imprenable ; l'ennemi se tient à 2 heures de distance. – On parle toujours de paix. M. Thiers est à Versailles. Les puissances neutres s'occupent de cette affaire. – Il commence à tomber de la neige. – Nous pouvons maintenant recevoir les dépêches de la province par les pigeons : la dépêche ne doit pas dépasser 40 mots, adresse comprise ; mais ça vous coûterait 0,50 le mot c.à.d. 20 frs pour la dépêche. Ce n'est pas si utile, d'autant plus qu'on ne pense pas ici que la guerre dure encore un mois. Mais en revanche peux-tu m'envoyer un peu d'argent. J'en ai diablement besoin, quand je paye maintenant 80 frs ma pension. Cela te sera facile. Si le pigeon aura perdu ton mandat, tu n'y perdras rien. – L'École va ouvrir. Je passerai mon examen le mois prochain. On ne paie qu'après la guerre. – Je suis toujours attaché à un hôpital militaire. La belle sœur à Bacri est accouchée d'un garçon. J'ai passé la soirée il y a qqes jours avec Merdjean. Je crois t'avoir écrit ceci dans une de mes dernières lettres. Merdjean va être incorporé dans l'armée active, tous les Juifs algériens étant maintenant français. Il fallait voir la figure qu'il faisait. Et là bas, est ce que vous êtes

tous soldats ? Nous apprenons par les journaux anglais qu'on a pu introduire ici, qu'en Algérie on se soulève. Sont-ce les arabes ? Ou bien est-ce une révolution ? Après demain, ça fera deux mois que je n'ai pas reçu de lettre de vous. C'est un véritable voyage en Amérique. – Avec de l'argent le siège ne serait pas dur à supporter : les théâtres jouent, les Ecoles sont ouvertes, les Cafés sont aussi fréquentés qu'en temps de paix. Les femmes ne manquent pas de travail : 6000 sont employés à fabriquer des cartouches.

Cette lettre te parviendra-t-elle ? Bons petits pigeons voyageurs ! On les soigne comme des petits enfants. Ils sont 150. Ceux qui nous reviennent sont fatigués, qquns blessés par les Prussiens. Ils ont fait venir de leur pays des faucons, bêtes qui font une chasse terrible à nos pauvres petits pigeons.

Je termine cette lettre que j'écris le soir à l'hôpital.

Je vous embrasse tous bien tendrement. Le bonjour à mes tantes Zermati et Rachel, et à Mr Ulmo si tu le vois. Moïse.»

2. Lettre du 10 janvier 1871, Ballon n°60, « Le Vaucanson » aérostat André Clariot, parti de la Gare d'Orléans le 5 janvier 1871, atterri à Armentières (Belgique), transporte 75 kg de courrier, et 3 pigeons.

« 10 Janvier 71

Mes chers parents

Je vous adresse en même temps deux lettres dont l'une contient le résumé des nouvelles de 100 jours de siège.

Le jour de l'an s'est bien passé. On a fait des visites comme à l'ordinaire. Moi, j'ai diné deux fois chez Bacri, deux vendredis soirs. Je vais les voir souvent ; Ils vous prient de faire dire à leur mère qu'ils vont bien. J'ai mangé du Kouskous. J'ai vu le grand oncle à Bacri, le vieil oncle qui est bien malade. Je vais presque tous les soirs chez Stora chez qui on joue un peu. La dame est toujours charmante. Je passe mes soirées avec Bourass, Merdjean et un nommé Moati, jeune neveu du Moati, ancien membre du Consistoire d'Alger, et dont le père est fabricant en diamant depuis longtemps à Paris.

Le bombardement de Paris a commencé le 1er janvier. Les canons prussiens envoient sur Paris, à une distance de 8000 mètres des obus, sphères creuses, pesant 40 Kgs. Ils éclatent qqfois et font plus de bruit que de dégâts. Un obus tombant sur une maison peut traverser trois étages, traverser les murs les plus épais. Et dire que voilà dix jours qu'ils lancent des projectiles sans qu'ils n'aient gravement blessé personne..

Les Parisiens curieux courent après, en ramassent, s'amuse avec. Cela ne nous effraye pas du tout. Ils lancent près de 20 000 obus par jour. Cela n'atteint que qqes quartiers de Paris.

Nos forts sont encore intacts et les Prussiens attendront longtemps avant de pouvoir entrer dans Paris. Les nouvelles que Gambetta vient de nous envoyer nous annoncent qu'il y a déjà en Allemagne 100 000 veuves, que 300 000 allemands sont déjà morts en France, que leurs soldats sont découragés

Un pigeon nous apporte 15 000 dépêches pour les Parisiens. Y en a-t-il une pour moi ? Je ne sais ; on les distribuera demain. J'espère que vous vous portez tous bien. Mais que je voudrais avoir de vos nouvelles ! Je suis toujours à l'hôpital ; pas beaucoup de blessés. La santé de la population est bonne. 150 frs par mois, je paye ma pension 100 frs maintenant. Aujourd'hui nous avons eu une pomme de terre à déjeuner. On l'avait enveloppé dans du coton.

Voilà peut être 15 jours que je ne vous ai écrit. J'ai été un peu indisposé. Je vais très bien maintenant. Il a fait si froid. Pourvu que ma lettre ne tombe pas entre les mains des Prussiens. Chaque ballon porte 250 kgs de lettres, chaque lettre ne peut dépasser 4 grs.

Je vous embrasse tous. Moïse »

D'Adélaïde Azoubib à Célestine Aboulker : une lignée de femmes lettrées

Dans le souvenir ou le mythe familial, les femmes sont savantes. L'une chante, l'autre écrit, la troisième peint, la suivante fait de la Résistance... Et peut-être faudrait-il enrichir encore cette énumération ! Cette coïncidence est-elle fortuite ou bien la famille encourage-t-elle les femmes à suivre ces voies originales ? Cela mérite à nos yeux d'être souligné. Ce sont les hommes qui ont souvent été honorés, oubliant les talents de leurs mères, de leurs sœurs ou de leurs épouses !

Ces femmes « créatrices » sont toutes liées les unes aux autres par la généalogie et aussi par l'écriture et la peinture. Francis Harburger a illustré leurs différents écrits. Il a gardé toute sa vie des liens très forts avec ses cousines qu'il considérait comme des sœurs. Et il a été très influencé par sa mère, qui était peintre. Il lui a dédié ses écrits importants et lui a été reconnaissant de l'avoir autorisé – voire encouragé – à embrasser une carrière de peintre, ce qui était très mal vu de la bourgeoisie de l'époque.

Adélaïde Azoubib, grand-mère de Francis Harburger, était issue d'une lignée de rabbins et de poètes. Femme lettrée à une époque où les Juives d'Algérie l'étaient encore rarement, elle a rédigé des commentaires poétiques de la Bible, illustrés par sa fille et publiés à Paris. Devenue veuve de Moïse Aboulker, elle se remaria avec Mardochee Bénichou, président de la communauté juive d'Oran.



Adélaïde Azoubib

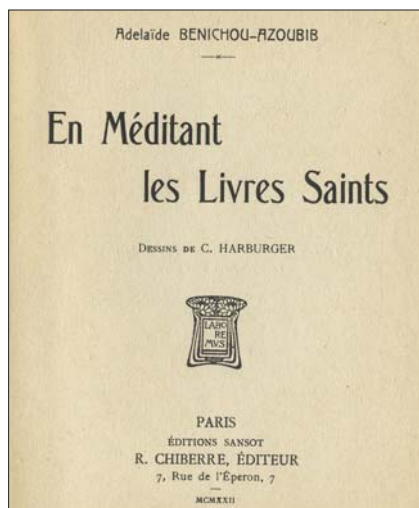
Femme de caractère, elle éleva un enfant de son premier mariage – Célestine Aboulker, mère du peintre –, quatre de la première épouse de son second mari, et trois issus de son second mariage : Berthe, qui devint femme de lettres, Esther et Raymond Bénichou, philosophe renommé. A soixante ans, à nouveau veuve, et

presque tous ses enfants ayant quitté la villa familiale d'Oran, Adélaïde se mit à apprendre l'hébreu, à lire la Bible, à traduire des psaumes et à écrire des poèmes. Un de ses ouvrages, *En méditant les livres saints*, fut illustré par sa fille Célestine. Sioniste convaincue elle publia peu avant la déclaration Balfour un manifeste pour la Palestine juive dans le *Bulletin Israélite* d'Oran.

Célestine Aboulker grandit dans un milieu traditionnel, mais liberté lui fut laissée d'apprendre la peinture. En 1896, elle épousa Jules Harburger, avocat au barreau d'Oran, union



Célestine Aboulker par F. Harburger, 1928, coll. part. (photo Atelier Del Arco)



par Édouard Dhorme. Elle a également laissé des contes pour enfants inspirés de la Bible, qu'elle a illustrés.

La plupart des œuvres de Célestine Aboulker se trouvent dans des collections privées. Quelques-unes ont néanmoins trouvé place dans des musées. Le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris ainsi que les musées de Ein Harod et de Dimona (Israël) possèdent quelques-unes de ses créations.

En 1984, une exposition fut organisée au Centre Rachi à Paris, rendant hommage à ses talents. C'était aussi un hommage à la première des femmes peintres juives d'Algérie.



Bar mitzva Raymond Benichou, Oran 1903, fonds Marcel Bénichou

dont naquirent deux fils : Adrien (Oran 1898 - Paris 1927), qui devint médecin, et Francis, le peintre. En 1929, après le décès de son fils aîné, Célestine s'installa à Paris. Elle retourna vivre en Algérie durant la Seconde Guerre mondiale, puis revint à Paris où elle décéda en 1954.

En Algérie comme à Paris, Célestine écrit et peint. Elle illustre plusieurs ouvrages et expose régulièrement des toiles d'inspiration biblique dans divers Salons, notamment celui des Orientalistes. Après la guerre, elle exécute quinze aquarelles illustrant le Cantique des Cantiques traduit

Berthe BENICHOU-ABOULKER (1886-1942) première femme éditée en Algérie

Berthe Bénichou, demi-sœur de Célestine, est née à Oran, du second mariage d'Adélaïde Azoubib avec Mardochee Bénichou. Comme les autres femmes de sa famille, elle reçoit une éducation française, comme la génération de ses parents l'avait parfois déjà reçue.

En 1908, elle épouse le docteur Henri Samuel Aboulker, professeur de médecine, président du Parti radical d'Alger, conseiller général et adjoint au maire d'Alger. Le premier ouvrage qu'elle fait paraître en 1933 – et qui fait d'elle la première femme éditée en Algérie – est une pièce de théâtre qui met en jeu une héroïne algérienne, *La Kahena reine berbère*. Berthe Bénichou-Aboulker publie ensuite, à compte d'auteur, des recueils de poésie et d'autres pièces de théâtre, parmi lesquelles *Louise de Lavallière*, illustrée par Francis Harburger (Alger, P. & G. Soubiron, 1935). Berthe Bénichou-Aboulker disparaît trop tôt pour assister aux honneurs rendus à plusieurs membres de sa famille pour leur rôle dans la préparation du débarquement américain à Alger. En 1943, son mari reçoit la médaille de la Résistance et son fils, José Aboulker, est fait Compagnon de la Libération. En 1948, sa fille, Colette Aboulker-Muscat, est décorée de la croix de guerre.



Berthe Bénichou-Aboulker, Fonds Colette Aboulker.

Conclusion

Ayant exposé pour la première fois en 1925, Francis Harburger a peint jusqu'à son dernier jour en 1998. Sa fille, Sylvie Harburger, a entrepris d'élaborer le catalogue raisonné de l'œuvre peint de l'artiste. Ce sont environ 1600 œuvres qui ont été identifiées.

Sylvie Harburger a pris ainsi la suite du travail largement engagé par ses parents, qui avaient préparé les nombreux dossiers qui constituent un fonds d'archives exceptionnel. Sans doute peut-on y voir le travail conjoint de l'artiste, soucieux de laisser les traces de ses recherches et de son œuvre, et de son épouse, Jeanine, bibliothécaire, qui a imprimé une « méthode » de classement extrêmement rigoureuse.

Plusieurs sources d'archives sont en effet disponibles dans l'atelier : l'inventaire manuscrit de l'œuvre peint établi depuis 1952 (titre, année, format, technique, expositions, vente, photo), un fichier « clients », les dossiers d'archives constitués par l'artiste sur sa carrière – expositions, catalogues, articles de presse – la liste des expositions, le dossier établi pour la Commission d'indemnisation des victimes de spoliation (CIVS) qui comprend une liste approximative des œuvres spoliées et non localisées.

En ce qui concerne les photos des œuvres, des photos en couleur ont été réalisées pour les publications récentes, des photos en noir et blanc avaient été réalisées à l'initiative de l'artiste.

Des recherches ont été effectuées dans les fonds d'archives publics (fonds photographiques, Bibliothèque nationale de France, Archives nationales, archives des musées, Archives diplomatiques). L'artiste a assez souvent fait appel à des photographes professionnels, ce qui a permis de retrouver des photos noir et blanc dans les fonds photographiques de



Vizzavona, Delbo et Marc Vaux.

Des contacts ont été pris avec le Fonds national d'Art contemporain, le Fonds municipal d'art contemporain, ainsi qu'avec la vingtaine de musées qui possèdent des œuvres de l'artiste, en France et en Israël.

La recherche de collectionneurs est en cours.

La phase d'élaboration du catalogue raisonné s'est achevée fin 2014. Une base de données a été créée début 2009, avec le logiciel *FileMaker Pro*.

Une fois le travail d'élaboration achevé commence le travail d'édition : relecture de l'ensemble et publication du catalogue raisonné (édition, rédaction, maquette, impression). La parution est prévue pour la fin 2015.

Bibliographie

- Caroline Larroche, *Harburger*, Éditions Altamira, 2002.
- Francis Harburger, *Le langage de la peinture*, Editions Gourcuff Gradenigo, 2009.

Sites web :

- www.harburger.fr
- http://www.alger-roi.net/Alger/arts/textes/21_francis_harburger_algerianiste102.htm
- <http://www.morial.fr/pages/francis-harburger.html>
- <http://www.morial.fr/pages/celestine-aboulker.html>

Notes

¹ En 1942, au moment où l'enfant tombe malade, les médecins juifs n'ont pas le droit d'exercer. Michel est mal soigné. Le diagnostic fait par le médecin traitant sous-estime la gravité de la maladie. Lorsque le diagnostic d'une dysenterie amibienne est formulé, il est trop tard.

² Francis Harburger n'avait plus le droit d'exercer son enseignement du fait des lois vichystes. A Alger, le *numerus clausus* pour les étudiants, instauré par la loi du 21 juin 40, est étendue aux *écoliers*. Sa fille Marianne est exclue de l'école en octobre 1942. Le contingent d'enfants juifs tolérés dans les écoles primaires et secondaires est de 14% en 1941, de 7% en 1942. Mais les expositions n'étaient pas interdites, cela a été le seul moyen d'existence de sa famille. Il a alors beaucoup peint, exposé et vendu. De nombreuses familles juives d'Alger et d'Oran ont acquis ses œuvres.

³ Expositions particulières en Algérie : Alger, 1936, Galerie du Minaret ; Oran, 1938, Galerie Colline ; Alger, 1941, Galerie Salmson (avril) ; Oran, 1941, Hôtel Continental (décembre) ; Alger, 1943, Galerie

Salles Girons (février) ; Oran, 1943, Galerie Colline (juin) ; Alger, 1943, Galerie Charlet (décembre) ; Oran, 1944, Galerie Colline (mai) ; Alger, 1944, Galerie Charlet (décembre) ; Oran, 1945, Galerie Colline (mars) ; Oran, 1946, Galerie Colline (mai) ; Oran, 1947, Galerie Colline (décembre) ; Alger, 1948, Le nombre d'or (Stiebel) (février) ; Oran, 1953, Galerie Colline (décembre 1953 - janvier 1954) ; Oran, 1954, Hôtel Continental.

⁴ Sur Yvetot et les militants ouvriers juifs, cf. Nancy L. Green, *Les Travailleurs immigrés juifs à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1985 ; sur Yvetot, président du COSI, cf. Simon Epstein, *Les dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, Albin Michel, 2001. Sur le COSI, Jean-Pierre Le Crom, *Au secours Maréchal*, Paris, PUF, 2013.

⁵ *Einsatzstab des Reichsleiters Rosenberg* (état major opérationnel du Reichsleiter Rosenberg).

⁶ En août 2007, le site web du Musée d'Israël à Jérusalem met en ligne une peinture retrouvée de Francis Harburger : <http://www.imj.org.il/imaginer/irso/AZSearchpnt.asp?let=H>. En mai 2008, la succes-

sion de l'artiste put enfin rentrer en possession de cette peinture.

⁷ Cet encadré s'appuie sur les observations de Didier Schulmann, in *Francis Harburger, le langage de la peinture*, Ed. Gourcuff, juillet 2008.

⁸ Analyse des stèles du cimetière juif de Harburg, par M. Rolf Hofmann. <http://jgbs.org/RHofmann.php>

⁹ Cf. Valérie Assan, Jean Laloum, Introduction au dossier « Français, Juifs et Musulmans dans l'Algérie coloniale », *Archives juives*, n° 45/2, 2012, p.4-13.

¹⁰ La famille Aboulker a fait l'objet de plusieurs monographies : le livre d'André Chemouilli, *Les Juifs d'Algérie, une diaspora méconnue*, Paris, 1976, consacre de très nombreuses pages aux familles Aboulker, Azoubib, Bénichou et Zermati ; monographies de Moïse Aboulker et Raymond Bénichou dans *Archives Juives*, n° 29/1 ; Philippe Danan, « Le grand départ, autour de la famille Aboulker », *Revue du CGJ*, 2003, n°88, p.7-10.

¹¹ Rachel Sasportès était alors veuve de Mardochee Azoubib.